

D'R 207

VERT ET BLEU,

SUIVI

DE PERSINETTE,

CONTES.



A TROYES,

CHEZ BAUDOT, IMPRIMEUR-LIBR.

DIR. 207



VERT ET BLEU,

S U I V I

DE PERSINETTE,

CONTES NOUVEAUX,

Par Mademoiselle de LA FORCE.



A T R O Y E S,

de l'Imprimerie de la Cit. GARNIER,
rue du Temple.

50.1211



VERT ET BLEU,

C O N T E.

IL y avoit une fois une reine, qui se trouvant grosse, appela une de ses sœurs, qui se nommoit Sublime : c'étoit une fée d'un savoir profond & certain. Elle la pria de se trouver à ses couches, & de lui dire la destinée de son enfant.

Elle donna naissance à une petite fille, que la fée prit dans ses bras, & l'ayant attentivement considérée, elle vit dans sa physionomie une élévation extraordinaire, une noblesse & une fierté dignes du sang dont elle sortoit ; mais aussi elle remarqua une fatalité infaillible, si elle aimoit un homme ordinaire ; en un mot, elle connut qu'elle ne seroit parfaitement heureuse que lorsqu'elle s'uniroit à quelqu'un d'aimable, mais qui lui seroit entièrement opposé, & que ce ne pourroit être qu'après plusieurs travaux.

Ces prédictions & ces contrariétés embarrassoient la fée. Elle ne croyoit pas qu'il fût aisé de les accomplir. Cette opposition lui paroissoit un obstacle ; elle en voyoit encore un plus grand à trouver un homme parfait : la nature, défaillante dès ce temps-là, n'en produisoit plus que difficilement, & les personnes extraordinaires étoient pour lors aussi rares qu'elles le sont à présent.

La fée se consulta quelques momens pour savoir ce qu'elle feroit de la petite princesse ; & , voulant l'ôter absolument hors de la portée des hommes, elle la mit, avec sa nourrice & quatre princesses de son sang, de même âge qu'elle, dans une nuée ; ce fut là qu'elle établit sa demeure, si éloignée de la terre & de ses corruptions, qu'elle espéra, avec ses soins, la rendre un jour une fille achevée.

Cette princesse avoit les plus beaux yeux du monde ; ils étoient bleus, si animés & si vifs, que la pénétration de leurs regards rendit ce nuage de la même couleur. De-là vint que la fée, en peine du nom qu'elle lui donneroit, la nomma la princesse Bleu.

Sublime donna tous ses soins à faire que l'ame de la princesse fût aussi belle

que son corps étoit parfait ; elle eut la satisfaction de la voir dignement répondre à ses espérances. Bleu avait le plus grand esprit de la terre ; il fut embelli de toutes les belles connoissances, & à la noire science près, elle n'ignoroit rien. Elle avoit autant de raison que d'esprit. La fée lui confia le sort qu'il lui falloit éviter. L'orgueil de la princesse la pouvoit naturellement à son heureux destin, trouvant dans ses sentimens qu'il ne lui feroit pas aisé de s'accommoder d'un prince comme étoit la plupart de ceux qu'on voyoit sur la terre.

Ce goût difficile plaisoit à Sublime. Elle n'avoit pas travaillé seule à donner ce logement si singulier à la princesse Bleu. Il y avoit un fameux magicien, qui étoit son intime ; la médisance assureroit même qu'il y avoit quelque chose de plus, & que Thiphis, (c'étoit ainsi qu'on l'appeloit,) avoit depuis longtemps une galanterie avec elle ; ce qu'il a de certain, c'est qu'ils ne faisoient pas une grande chose l'un sans l'autre, s'ils se communiquoient leurs desseins, vivoient très-privément ensemble.

Thiphis avoit un fils, nommé Zélinor, qu'il avoit eu d'une reine qu'il avoit

tendrement aimée. Ce prince étoit si bien fait, il avoit tant de belles qualités, & il sentoit déjà tant d'amour pour la princesse, qu'il voyoit souvent, que Sublime croyoit quelquefois que Zélin-dor étoit l'illustre amant qui lui étoit destiné, mais elle perdoit bientôt cette pensée, ne voyant rien d'opposé entre l'un & l'autre, & ne prévoyant pas qu'ils eussent des traverses à essuyer quand Thiphis & elle auroient envie de les marier ensemble.

Mais laissons pour quelque temps ces paisibles habitans de l'air : il faut revenir à la terre. Deux ans auparavant la naissance de la princesse Bleu, il y avoit un jeune monarque qui gouvernoit tout l'Univers, autant par son pouvoir que par sa douceur & ses agrémens; sa beauté même servoit à lui donner des sujets son nom étoit Printems. Toute la Terre étoit égayée sous son règne, tout fleuroissoit sous son aimable empire, & on l'aimoit jusqu'à l'adoration.

Mais les dé& nées ravirent bientôt la terre le charmant Printems; ce fut un deuil général que sa perte. La reine son épouse se trouva grosse à sa mort & les philosophes ayant dans ce temp

là réglé le cours de l'année, & divisé les saisons, on donna le nom de cet aimable roi à la plus agréable de toutes, qui depuis a toujours conservé le nom de Printems.

La reine accoucha ensuite d'un fils, qui dans le premier âge, fit voir tous les agrémens de son père, ce qui l'obligea à l'appeler le prince Vert. Son enfance fut si riante & si vive, qu'on ne sauroit le représenter dans les charmes brillans de sa belle jeunesse : on l'aimoit comme celui qui lui avoit donné la vie; il faisoit entièrement souvenir de lui, & jamais fils ne fut si digne de son père.

Sa cour étoit belle & galante, & parmi tant de beautés qui briguoient à l'envi sa conquête, aucune n'eut la gloire de toucher un cœur superbe, que l'amour pourtant vouloit s'assujettir.

Il sortoit d'une victoire pénible, & il venoit de vaincre un vieux prince, célèbre par ses rigueurs; c'étoit un tyran qui désoloit toute la nature : après quoi il ne chercha qu'à se délasser par des fêtes galantes & des divertissemens continuels.

Le bruit de sa renommée voloit partout; il ne fut pas ignoré de Thiphis &

de Sublime, qui l'admiraient comme les autres. Zélinor étoit ému d'une secrète jalousie, pour tant de louanges qu'on lui donnoit, & la princesse Bleu, encore plus émue, ne pouvoit s'empêcher en secret de se désirer à un prince si charmant, & de souhaiter, au péril de mille travaux, qu'il fût celui qui lui étoit promis par les destinées.

Elle s'abandonnoit à ses pensées, voyant bien qu'elle n'aimeroit jamais un homme ordinaire; & tout aimable & amoureux que lui paroïssoit Zélinor, quand elle le comparoit à ce qu'elle entendoit dire du prince Vert, elle ne le trouvoit qu'un homme ordinaire.

La fée Sublime lisoit dans le secret de ses pensées, & elle les approuvoit; & comme elle ne se fioit entièrement à son courage & aux grands sentimens dont elle étoit capable, elle lui permettoit quelquefois de descendre sur les montagnes, & de-là dans les plaines, & de chasser avec ses quatre princesses. Elle avoit même construit dans un vallon une fontaine admirable, afin qu'elle pût se baigner quand elle seroit lassé, & qu'elle voudroit se rafraîchir.

La princesse Bleu pouvoit même quel-

quefois ses promenades plus loin; elle alloit dans les cités voir les spectacles & les autres choses curieuses ou divertissantes. Mais comme Sublime ne vouloit pas que l'on vît cette prodigieuse beauté, elle la rendoit invisible par le moyen d'un voile, qui avoit le don de la soustraire aux yeux humains: c'étoit le voile d'illusion, qui cache les choses véritables, & qui fait paroître souvent celles qui ne le sont pas. En effet, quand Bleu se vouloit divertir, elle le mettoit sur sa tête, & en faisoit tenir les bouts par ses quatre princesses: elle sembloit prendre incontinent la figure qu'elle vouloit: tantôt c'étoit un superbe édifice, une autrefois une cabane, une touffe d'arbre ou un obélisque, selon ce qu'elle imaginoit, & de cette sorte elle marchoit en sûreté.

Un jour qu'elle visitoit un parc d'une beauté merveilleuse, elle entendit un bruit de chasse: soudain faisant déplier son voile mystérieux, elle voulut paroître une statue de Girasol, couchée sur quatre pilliers de saphirs; sous cette forme elle vit passer & repasser plusieurs fois toute la chasse, & chacun s'étonna de la merveille qu'ils voyoient: enfin

elle apperçut un jeune homme à cheval, en qui la nature avoit déployé toutes ses perfections. Dès qu'il porta ses regards sur ce bel ouvrage, il se jeta légèrement à terre, & ayant considéré quelque temps la statue, qui avoit tous les agrémens de la princesse, & qui lui ressembloit si bien qu'on eût dit qu'elle étoit animée, il se mit à genoux tout éperdu. O dieu ! s'écria-t-il, faut-il que ce chef-d'œuvre parte de la main d'un homme ?

La princesse considéroit ce jeune homme inconnu avec d'étranges mouvemens ; jamais rien de si charmant n'avoit paru à ses yeux ; il étoit d'une grandeur extraordinaire ; mais sa taille avoit une beauté & un agrément inexprimables. Son visage étoit gai & riant, les graces y avoient répandu tous leurs charmes.

Bleu se perdoit dans l'examen d'un homme si parfait ; elle y trouva un poison mortel pour son cœur. Hélas ! dit-elle en soi-même, seroit-ce celui dont les qualités communes me doivent rendre si malheureuse ? car les beautés de la personne ne sont rien sans les ornemens de l'esprit & les qualités de l'ame.

Cette imagination lui duroit peu, &

elle se flattoit que le dedans répondroit au-dehors.

Le prince, pendant ces réflexions, étoit dans une considération si attentive, qu'il en avoit oublié toute chose, quand une des jeunes princesses proposa tout bas à Bleu de leur permettre de faire un concert pour achever de le confondre.

L'aimable Bleu sourit, & lui dit qu'elle le trouvoit bon ; & lors les quatre princesses chantèrent distinctement ces paroles :

Tu vois devant tes yeux ce qui seul peut charmer,

L'Objet seul que l'on peut aimer.

Il présente à ton cœur de glorieuses chaînes ;
L'amour a fait pour toi ces liens précieux :

Espère, & souviens-toi qu'après de longues peines,

On peut trouver un sort délicieux.

Le prince fut d'abord si épouventé d'entendre des voix si belles sortir de ces colonnes de saphirs, & s'accorder avec une justesse qui alloit chercher dans son ame toute la disposition qu'il avoit alors pour la tendresse, qu'il ne savoit, dans un si grand prodige, si son état étoit

bien naturel, & s'il ne demeureroit pas toujours enchanté. Ces paroles se répétèrent si souvent, qu'il n'en perdit aucune, & se laissant emporter à une flatteuse espérance. Que faut-il faire, s'écria-t-il, pour mériter de brûler de ces feux, & pour en espérer la récompense ? Quels travaux peuvent m'étonner ? Je ferois plus qu'Hercule.

Une seule voix lui répondit :

Cherche, & trouve l'objet qui t'a su plaire.

La seconde poursuivit :

Persuade & plais à ton tour.

La troisième continua :

Qu'aimer soit pour ton cœur la principale affaire.

La quatrième finit en chantant :

L'amour est le prix de l'amour.

A la fin de ces paroles, Bleu, de concert avec ses princesses, disparut, & son voile la déroba aux yeux de l'inconnu, qui demeura dans une sorte d'étonnement qui approchoit de la stupidité. Où allez-vous ? s'écria-t-il encore ; & s'arrêtant tout interdit : Qu'êtes-vous devenue, reprenoit-il, divine figure, dont l'image est restée si vivement empreinte dans mon cœur ? Mais quoi !

poursuivoit-il, c'est un prestige ; quelques charmes ont formé ce que j'ai vu : suis-je amoureux d'une statue, & pourrois-je espérer d'être le Pygmalion de mon siècle ?

Après maintes réflexions, ce pauvre prince eut beau appeler sa raison, elle ne le vint point secourir ; & quoi qu'il se pût dire sur la chimère qu'il aimoit, il l'aima, & cette fatale idée le suivoit & le persécutoit par-tout.

Cependant l'aimable Bleu n'étoit pas dans un meilleur état que lui : elle n'avoit pris la résolution de le quitter si brusquement, & de disparaître à sa vue, que parce qu'elle vit bien que si elle demeurait plus long-temps, elle ne pourroit peut-être s'empêcher de se montrer tout-à-fait à lui dans sa forme naturelle. La fuite-lui parut un moyen sûr de sauver sa gloire, & de cacher une foiblesse à laquelle elle auroit cédé malgré tout son courage.

Elle se rendit dans sa haute demeure avec un battement de cœur dont elle connut bien l'origine. Je cède donc à mon destin, disoit-elle, est-il bon, est-il mauvais ? J'aime un inconnu qui peut-être n'a point de naissance, & dont le

caractère me feroit rougir si le connoissois. Mais non, reprit-elle, si j'en crois mon cœur, tout répond en lui à une si belle représentation; je ne puis rien aimer qui ne soit digne que je l'aime.

Le prince Zélindor se présentoit à elle le plus souvent qu'il pouvoit; sa vue lui devenoit plus insupportable, elle l'accabloit d'une froideur qui le désespéroit, elle étoit naturellement douce, il ne pouvoit comprendre d'où venoit un si grand changement; elle devint rêveuse, & par conséquent solitaire: il craignit que quelqu'un ne l'occupât, il résolut de l'observer, & suivoit souvent de loin les pas de cette princesse.

Elle avoit chassé tout un jour, & sur le soir elle se readit à cette admirable fontaine que la fée Sublime avoit faite exprès pour elle.

C'étoit des eaux claires qui couloient dans une opalle brillante; les derniers rayons du soleil sembloient les percer pour y chercher leur demeure. Les feux qui partoient des yeux de Bleu, faisoient encore un effet plus prodigieux; on eût dit qu'ils alloient allumer ces eaux & embrâser toute la contrée. Elle se baignoit, & son beau corps n'étoit cou-

vert que d'un linge transparent. Ses princesses étoient aussi avec elle, & quoiqu'elles fissent pour la réjouir, son esprit occupé ne pensoit qu'à l'aimable inconnu.

Mais quelle joie & quelle surprise! lorsque jouant avec ses compagnes, e le l'aperçut tout d'un coup appuyé contre un arbre, qui la considéroit avec des yeux tout remplis d'amour.

C'étoit le prince Vert; quel autre au monde pouvoit être fait comme lui? Le hasard l'avoit conduit là, & son ravissement étoit extrême de trouver le merveilleux original de la belle statue qu'il avoit vue, & qu'il avoit toujours depuis dans l'imagination. Il étoit charmé de voir qu'il y eût une fille au monde faite comme celle qu'il voyoit. Il se flattoit qu'elle ne seroit pas insensible à tout l'amour qu'il ressentoit, & que l'ayant par-tout cherchée & trouvée enfin, les derniers vers qu'on lui avoit chantés pourroient avoir leur accomplissement.

Dans cette pensée, il considéroit avidement tant de merveilles qu'il avoit devant les yeux, quand la princesse l'aperçut: elle étoit plongée dans l'eau. Elle se leva inconsidérément, sans savoir

ce qu'elle faisoit, & par-là elle offrit de nouvelles beautés aux regards du prince amoureux. La proposition & les graces de cette divine figure lui causèrent un si tendre transport, qu'il ne put s'empêcher de lui dire avec impétuosité tout qu'il ressentoit. Bleu ne pouvoit se cacher, elle n'avoit plus la voile d'illusion, il étoit à terre avec ses habits; & à dire le vrai, elle n'en fut pas fâchée, & trouva quelque plaisir à l'effet que produisoit sa beauté. Il y avoit même tant d'esprit à ce que le prince lui disoit, & ses sentimens paroïssent si nobles & si naturels, que la princesse, par un instinct qui est presque toujours sûr, ne douta pas qu'il ne fût celui que le ciel avoit fait naître pour son bonheur. Elle voulut lui répondre avec fierté, mais elle n'eut que de la modestie. En le priant de la laisser, elle le retenoit par une action passionnée; elle vouloit qu'il ne lui parlât plus d'amour, & ses regards lui faisoient voir que son cœur en étoit tout rempli. Enfin il lui obéit; mais il obtint pour prix de sa soumission, qu'elle lui permit de se trouver le lendemain au même endroit.

Quand

Quand il fut parti, l'aimable Bleu prenant ses habits à la hâte, se coucha au bord de cette fontaine, en attendant que ses princesses fussent habillées; mais elle n'eut pas le temps de rêver; Zélin-dor l'aborda, & lui fit connoître qu'il avoit été témoin de ce qui venoit de se passer. Elle trouva son indiscretion grande, & elle le blâma. Ah! lui dit-il, je vous perds: & comme la pénétration d'un amant est extrême, il devina qui étoit son rival. C'est le prince Vert, lui dit-il, & je n'en doute point. Je m'en étois presque doutée, dit la princesse en elle-même. Vous l'aimez, reprit-il, je l'ai vu; mais tout le pouvoir de mon père me manquera, ou je saurai bien empêcher qu'un autre ne jouisse d'un bien que les soins de Thiphis ne m'ont que trop acquis.

Il la laissa avec ces paroles menaçantes. La princesse se retira bien résolue de se confier à la fée Sublime quand elle auroit vu son amant, & qu'elle sauroit s'il étoit le prince Vert.

Elle prévint que Zélin-dor se trouveroit le lendemain à son rendez-vous; & s'adressant à un pélican qu'elle aimoit fort, & qui avoit un esprit raisonnable,

B

il mit le voile d'illusion dans son sein, cette ouverture par laquelle il donne la nourriture à ses petits, & le porta au prince, afin qu'il pût se cacher aux yeux de son rival.

Il y avoit long-tems qu'il s'étoit rendu à la fontaine, & qu'il attendoit; effet ordinaire de l'impatience des amans. Le pélican lui donna le voile, & lui apprit la manière dont il devoit s'en servir; après cela Bleu partit, & se rendit à la fontaine. Le prince Vert courut au-devant d'elle d'aussi loin qu'il la vit, & lui parla dans les termes les plus forts, les plus tendres & les plus passionnés. La princesse s'assit à terre; il prit la forme d'un petit buisson d'épine fleurie; il étoit à genoux auprès de Bleu. Il lui avoua qu'il étoit le prince Vert. Elle lui conta aussi qu'elle étoit fille de la reine des Indes, & lui dit tout ce qui lui étoit arrivé depuis sa naissance, & l'étrange habitation qu'on lui avoit donnée pour la garantir d'une inclination qui lui seroit faneste, si elle n'étoit pas pour un prince plein de mérite; mais que néanmoins il falloit qu'il y eût entre eux quelque opposition.

Tout étoit égal dans ces deux per-

sonnes, & n'y voyant rien d'opposé, ils ne comprenoient pas qu'ils ne fussent point destinés l'un pour l'autre, puisqu'ils s'aimoient déjà avec tant de passion. Bleu lui dit qu'elle parleroit à Sublime, ne doutant pas qu'elle ne la mit absolument dans leurs intérêts. Ils se jurèrent une fidélité éternelle, & se séparèrent.

Zélindor s'étoit rendu près de la fontaine, & n'ayant point vu son rival avec la princesse, il se douta de quelque mystère; & ne voulant pas l'aborder, il porta ses pas d'un autre côté, & jurement sur ceux du prince Vert, qui, ne se doutant pas de son malheur, avoit ôté le voile d'illusion, & parut à découvert aux yeux de Zélindor. On ne peut exprimer sa fureur; il connut par-là l'infidélité qui étoit entre son rival & sa maîtresse; & tout plein des impétueux mouvemens de sa jalousie, il fut trouver Thiphis, à qui il fit part de toutes ses douleurs. Thiphis les écouta en père tendre, & les partagea en homme qui peut tout: c'étoit un grand point.

Il alla sans tarder faire ses plaintes à la fée Sublime, qui venoit d'être instruite par la princesse Bleu de tout ce

qui la regardoit. Il ne la trouva pas disposée à entrer dans ses sentimens. Ils se parlèrent l'un & l'autre avec tant de chaleur, qu'enfin ils se quittèrent, se brouillèrent & se séparèrent. Quand Thiphis avoit proposé de donner Bleu à Zelindor, elle s'étoit moquée de lui, & lui avoit répondu que son fils n'étoit pas digne de prétendre à une personne de la perfection dont étoit Bleu.

La brouillerie étant donc bien établie entre eux, chacun retourna chez soi, & la princesse Bleu renvoya son fidèle pélican au prin e Vert pour l'avertir de tout ce qui étoit arrivé, & lui marquer le lieu où il pourroit la voir.

Ils se rendirent l'un & l'autre dans un bois de roses muscades, dont chaque arbre étoit environné de petits jaffemins: un lieu si aimable sembloit être fait pour servir à la félicité de ces amans parfaits. Ils s'aperçurent chacun au bout d'une allée prodigieusement longue; &, s'élançant ils commençoient à courir légèrement, quand ils se sentirent arrêtés par les pieds: c'étoit des filers qui sortirent de la terre, & qui les fixèrent sans pouvoir avancer. Ils étoient encore à une distance si éloignée l'un de l'autre, qu'ils

faisoient que se voir, & ne pouvoient se parler. (C'est tout, en amour, de se voir quand on ne peut pas faire plus.) Ces malheureux amans firent de vains efforts inutiles pour se débarrasser; & par leurs gestes ils se témoignèrent leur douleur.

Les quatre princesses se sentirent aussi prises de la même manière; & tout ce qu'elles purent faire, ce fut de déplorer avec Bleu une aventure si fâcheuse.

La nuit vint enfin; il étoit inoui qu'une personne de l'importance de Bleu la laissât de cette sorte; il fallut s'y résoudre; ce ne fut pas sans verser des larmes.

Le jour revint, & dès qu'il parut, on aperçut en l'air une escarpolette gaillante, dont le siège étoit magnifique & commode, & les cordages de soie orange & bleu étoient soutenus par quatre enfans ailés qui arrêtoient l'escarpolette. Le pri ce Zelindor descendit à terre, rompa les liens de l'aimable Bleu, & la pria de se mettre sur le siège: elle voulut résister de la résistance; il l'y mit de force, & se plaça à son côté.

Quelle douleur pour elle de quitter ce qu'elle aimoit, & de suivre l'objet

de son aversion ; & quel spectacle pour le prince Vert, qui voyoit son rival lever sa maîtresse ?

Elle se séparoit pour la première fois de sa vie de ses quatre princesses ; & leur fit un adieu bien tendre, & ces fortunées percèrent l'air de leurs vœux douloureux.

L'escarpolette s'éleva, & s'arrêta auprès du désolé prince Vert ; & Zélindor, pour insulter à sa peine, lui chauchant ces paroles :

Rien n'est égal à mon amour extrême,

Rien n'est égal à mon bonheur.

Eclarez transports de mon cœur,

Je vais posséder ce que j'aime.

La princesse sentit vivement le coup que Zélindor portoit au prince Vert ; & s'aidant de tout le feu de son amour, elle lui dit toute en larmes :

Je te serai toujours fidelle,

Ton rival & la mort & n'éteindront pas
ceux.

Aimons-nous tendrement tous deux ;

Bravons la fortune cruelle :

Quand deux cœurs sont unis d'une amitié
mutuelle,

Il vient un temps qu'ils sont heureux.

Elle pleuroit en chantant. C'est depuis ce temps-là que l'on a fait des opéras où l'on suit encore cette méthode.

Zélindor, surpris d'une marque d'amour si emportée, fit partir son escarpolette, qui ne s'arrêta que dans le superbe palais de Thiphis. Les jardins sur-tout en étoient merveilleux ; c'est sur leur modèle qu'on a fait ceux de Versailles.

On donnoit tous les jours des plaisirs à la princesse, & ces jours si agréablement diversifiés, auroient été des jours filés d'or & de soie pour une coquette ; mais la constante princesse n'y trouvoit que de l'amertume, & chaque journée lui duroit un siècle en la présence de Zélindor & absente du prince Vert.

Thiphis lui-même employoit ses soins pour la fléchir en faveur de son fils ; & pour la convaincre qu'il étoit l'heureux amant promis par les destinées. Il lui disoit qu'il ne falloit pas chercher une plus grande opposit on que celle de leurs cœurs, puisque celui de Zélindor brûloit pour elle, & que le sien étoit tout de glace pour lui. Ah ! laissez-moi,

répondoit la princesse ; quel raisonnement pitoyable ! Le ciel me promet bonheur par quelque opposition ; mais ce n'est pas dans les cœurs qu'il la veut. Je ne saurois être heureuse qu'en aimant autant que je serai aimée.

Elle vivoit tristement dans ce beau lieu, tandis que la fée Sublime, surprise de ne la point voir revenir chez elle, envoya son pélican la chercher. Il fit tant de tours, qu'il arriva le lendemain du départ de Bleu dans cet aimable bois où le prince & les quatre princesses étoient arrêtés ; il rompit les filets qui les retenoient avec son bec & les terres. Le prince Vert l'embrassa mille fois pour le remercier de sa délivrance ; après quoi l'oiseau le quitta, & ramena les princesses auprès de la fée Sublime.

Le prince leur dit bien de belles choses, & elles à lui ; mais il fallut se quitter. Il sortit de ce petit bois, & vint devant lui qu'une plaine prodigieusement stérile & sans aucun arbre. A peine eut-il marché quelque temps, que le soleil, qui étoit dans sa force, l'incommodoit extrêmement par sa chaleur ; n'ayant mangé depuis trois jours, il étoit presque à l'agonie. Il voulut donc ren-

trer dans le petit bois pour y trouver quelque soulagement, mais il ne put en aborder, & ses pas, malgré lui, le conduisoient dans cette affreuse étendue de pays si sec & si incommode.

Il souffroit, & son tourment étoit horrible ; il avoit besoin de ses pensées tendres pour arrêter ses desseins furieux, & ayant souvent envie de se passer son épée au travers du corps. Dans cet état affreux, levant la tête vers le soleil brûlant, il aperçut tout l'air obscurci sans en sentir de fraîcheur, & il ne savoit ce que c'étoit ; quand enfin démêlant les objets, il vit une multitude innombrable d'oiseaux de toute espèce & de toutes couleurs ; on en voyoit depuis le phoenix jusqu'au roitelet. Son messager

de bonne nouvelle étoit à la tête de cette légion, son cher pélican, qui s'arrêta auprès du prince, au même instant la plupart de ces oiseaux se posèrent sur terre, les autres demeurèrent en l'air, & tous se joignant & se pressant, formèrent un palais d'une structure nouvelle. Le prince fut très-surpris ; il entra par un portique merveilleux. Les appartemens étoient ornés de mille couleurs

différentes, les parquets étoient des cages de ces oiseaux, & les plafonds de cette manière dont ils font leurs admirables nids.

Ce fut dans cette prodigieuse demeure que la fée Sublime lui fit sentir qu'elle avoit quelque pouvoir sur ces mêmes airs qui avoient été jusqu'alors l'habitation de sa chère princesse; il fut toujours servi par son pélican, & nourri des mets les plus délicieux.

Il pensoit incessamment à la princesse Bleu, & il avoit résolu de prier le pélican de chercher où elle pourroit être, quand il vit arriver un jour une femme de bonne mine, suivie des quatre princesses. Il se douta que c'étoit la fée Sublime: il se jeta à ses pieds; elle lui fit mille caresses, & l'aborda d'un visage riant.

Je désespérois, lui dit-elle, de finir vos malheurs & ceux de la princesse Bleu, Thiphis étant d'un savoir aussi grand que le mien; mais j'ai tant étudié votre destin, que j'ai enfin appris qu'aussitôt que je saurois ce qu'il y a d'opposition entre vous deux, les charmes de Thiphis se romproient, & que je n'aurois qu'à suivre mon pélican, que je

retrouverois la princesse, & que je n'aurois qu'à la reprendre.

Je me suis creusé la tête inutilement à chercher cette opposition; j'avoue ma stupidité; je ne l'ai point trouvée: il y a six mois que je vis inquiète, séparée d'une fille que j'aime tant, & qui mérité toute la vivacité de ma tendresse.

Je me promenois un jour pleine de tristesse, & je m'arrêtai insensiblement à considérer l'économie excellente des fourmis. Il y avoit une de ces petites républiques qui étoit occupée à son travail ordinaire; je les observois avec plaisir, quand je m'aperçus qu'elles faisoient de différentes figures, & qu'étant de petits corps joints ensemble, elles formoient ces paroles distinctement:

C'est dans le nom de ces amans
Qu'on trouvera la fin de leurs tourmens.

Je frappai les mains l'une contre l'autre d'étonnement à cette vue, & faisant ensuite un grand éclat de rire: Que je suis stupide! m'écriai-je; ô prudence humaine, que vous êtes aveugle! les plus simples en savent quelquefois plus que les savans.

J'admire cent fois que ce fût si peu

de chose qui m'eût si long-temps embarrassée, en avouant que le Vert & le Bleu avoient toujours paru au vulgaire des couleurs incompatibles; mais j'espère bientôt de les assembler par l'union des deux personnes qui en portoient les noms.

Aussitôt je suis venue vous trouver, continua la fée, & je vous prie, ne tardons pas d'aller chez Thiphis, où nous trouverons la princesse. Sera-t-elle encore fidelle, reprit le prince? Je vous en assure, continua Sublime. Alons donc, poursuivait-il. Et lors le judicieux pélican, prenant un vol rapide, il fut incontinent suivi de toute la maison volante, & l'on fit promptement un voyage qui ne promettoit que du plaisir.

Ce palais s'arrêta près de celui de Thiphis, dont les pierres s'ouvrirent d'elles-mêmes. La fée sublime y entra sans obstacle, tenant par la main le prince Vert, & suivie des quatre princesses.

Thiphis, étonné de les voir, ne fut que faire ni que dire. La princesse Bleu, qui rêvoit au bord d'une fontaine qui s'appeloit Lancelade, entendant du bruit,

tourna lentement la tête, & appereevant ce qu'elle aimoit le mieux au monde, elle se leva brusquement, & courut vers eux toute transportée de joie. Je vous revois donc, s'écria le prince en se jetant à ses pieds, & vous me revoyez fidèle, comme je vous l'avois promis.

La fée, qui ne vouloit pas perdre le temps en des discours frivoles, ni s'amuser du désespoir de Zélinдор, leur fit reprendre le chemin de leur palais volant, qui les porta chez la reine des Indes, mere de la princesse Bleu.

Quelle joie pour elle! quelle allégresse pour ces fidèles amans! Tout fut galant & superbe dans des fêtes qui durèrent long-temps.

Le jour de leurs noces, la fée Sublime leur donna des vêtemens dont la singularité n'a jamais eu de pareille; leurs habits enchantés étoient d'un tissu d'herbes menues, semées d'hyacintes bleues; leurs mantes étoient de même, doublées de mousse veloutée d'un vert naissant.

Ils parurent si beaux avec une parure si simple & si belle, & qui avoit tant de rapport à leurs noms, qu'on ne se lassoit point de les admirer. On fit mille

vœux au ciel pour leur prospérité; elle fut longue & durable, parce qu'ils s'aimèrent toujours. L'union des cœurs peut seule faire le bonheur de la vie.

Un rien sépare les amans,
On se perd faute de s'entendre.
En cet état, ah! qu'un cœur tendre
Se dérobe d'heureux momens.

F I N.

PERSINETTE,

E O N T E.

DEUX jeunes amans s'étoient mariés ensemble, après une longue poursuite de leurs amours; rien n'étoit égal à leur ardeur; ils vivoient contents & heureux, quand pour combler leur félicité, la jeune épouse se trouva grosse, & ce fut une grande joie dans ce petit ménage: ils souhaitoient fort un enfant, leur desir se trouvoit accompli.

Il y avoit dans leur voisinage une fée, qui sur-tout étoit curieuse d'avoir un beau jardin: on y voyoit avec abondance de toutes sortes de fruits, de plantes & de fleurs.

En ce temps-là le persil étoit fort rare dans ces contrées; la fée en avoit fait apporter des Indes, & on n'en eût su trouver dans tout le pays que dans son jardin.

La nouvelle épouse eut grande envie d'en manger; & comme elle savoit bien qu'il étoit mal aisé de la satisfaire, parce que personne n'entroit dans ce jardin, elle tomba dans un chagrin qui la rendit méconnoissable aux yeux de son époux. Il la tourmenta pour savoir la cause de ce changement prodigieux qui paroissoit dans son esprit aussi bien que sur son corps; & après lui avoir trop résisté, sa femme lui avoua enfin qu'elle voudroit bien manger du persil. Le mari soupira, & se troubla pour une envie si mal aisée à satisfaire: néanmoins, comme rien ne paroît difficile en amour, il alloit jour & nuit autour des murs de ce jardin pour tâcher d'y monter; mais ils étoient d'une hauteur qui rendoit la chose impossible.

Enfin, un soir il aperçut une des portes du jardin ouverte. Il s'y glissa doucement, & il fut si heureux, qu'il prit à la hâte une poignée de persil. Il ressortit comme il étoit entré, & porta son vol à sa femme, qui le mangea avec avidité, & qui, deux jours après, se trouva plus pressée que jamais de l'en-
vie d'en manger encore.

Il falloit que dans ce temps-là le persil fût d'un goût excellent.

Le pauvre mari retourna ensuite plusieurs fois inutilement. Mais enfin sa persévérance fut récompensée: il trouva encore la porte du jardin ouverte. Il y entra, & fut bien surpris d'apercevoir la fée elle-même, qui le grondait tort de la hardiesse qu'il avoit de venir ainsi dans un lieu dont l'entrée n'étoit permise à qui que ce fût. Le jeune homme confus se mit à genoux, lui demanda pardon, & lui dit que sa femme se mouloit, si elle ne mangeoit un peu de persil; qu'elle étoit grosse, & que cette envie étoit bien pardonnable. Eh bien, lui dit la fée, je vous donnerai du persil tout autant que vous en voudrez, si vous me voulez donner l'enfant dont votre femme accouchera.

Le mari, après une courte délibération, le promit; il prit du persil autant qu'il en voulut.

Quand le temps de l'accouchement fut arrivé, la fée se rendit près de la mère, qui mit au monde une fille, à qui la fée donna le nom de Perfînette:

elle la reçut dans des langes de toile d'or, & lui arrosa le visage d'une eau précieuse qu'elle avoit dans un vase de cristal, qui la rendit au moment la plus belle créature du monde.

Après ces cérémonies de beauté, la fée prit la petite Persinette, l'emporta chez elle, & la fit élever avec tous les soins imaginables. Ce fut une merveille avant qu'elle eût atteint sa douzième année; & comme la fée connoissoit sa fatalité, elle résolut de la dérober à ses destinées.

Pour cet effet elle éleva, par le moyen de ses charmes, une tour d'argent au milieu d'une forêt. Cette mystérieuse tour n'avoit point de porte pour y entrer; il y avoit de grands & beaux appartemens, aussi éclairés que si la lumière du soleil y fût entrée, & qui recevoient le jour par le feu des escarboucles dont toutes ces chambres brilloient. Tout ce qui étoit nécessaire à la vie s'y trouvoit splendidement; toutes les raretés étoient ramassées dans ce lieu. Persinette n'avoit qu'à ouvrir les tiroirs de ses cabinets, elle les trouvoit pleins des plus beaux bijoux; ses garderobes

étoient magnifiques autant que celles des reines d'Asie, & il n'y avoit pas une mode qu'elle ne fût la première à l'avoir. Elle étoit seule dans ce beau séjour, où elle n'avoit rien à desirer que de la compagnie; à cela près, tous ses desirs étoient prévenus & satisfaits.

Il est inutile de dire qu'à tous ses repas les mets les plus délicats faisoient sa nourriture; mais j'assurerais que, comme elle ne connoissoit que la fée, elle ne s'ennuyoit point dans sa solitude: elle lisoit, elle peignoit, elle jouoit des instrumens, & s'amusoit à toutes ces choses qu'une fille qui a été parfaitement élevée n'ignore point.

La fée lui ordonna de coucher au haut de la tour, où il y avoit une seule fenêtre; & après l'avoir établie dans cette charmante solitude, elle descendit par cette fenêtre, & s'en retourna chez elle.

Persinette se divertit à cent choses différentes dès qu'elle fut seule. Quand elle n'auroit fait que fouiller dans ses coffres, c'étoit une assez grande occa-

pation; combien de gens en voudroient avoir une semblable ?

La vue de la fenêtre de la tour étoit la plus belle vue du monde; car on voyoit la mer d'un côté, & de l'autre cette vaste forêt: ces deux objets étoient singuliers & charmans. Perfiette avoit la voix divine, elle se plaisoit fort à chanter, & c'étoit souvent son divertissement, sur-tout aux heures qu'elle attendoit la fée. Elle la venoit voir fort souvent; & quand elle étoit au bas de la tour, elle avoit accoutumé de dire: Perfiette, descendez vos cheveux que je monte.

C'étoit une des grandes beautés de Perfiette que ses cheveux, qui avoient trente aunes sans l'incommoder. Ils étoient blonds comme fin or, cordonnés avec des rubans de toutes couleurs; & quand elle entendoit la voix de la fée, elle les détachoit, les mettoit en bas, & la fée montoit.

Un jour que Perfiette étoit seule à sa fenêtre, elle se mit à chanter le plus joliment du monde.

Un jeune prince chassoit dans ce temps-

là; il s'étoit écarté à la suite d'un cerf: en entendant ce chant agréable, il s'en approcha & vit la jeune Perfiette. Sa beauté le toucha, sa voix le charma. Il fit vingt fois le tour de cette fatale tour, n'y voyant point d'entrée, il pensa mourir de douleur; il avoit de l'amour, il avoit de l'audace, il eût voulu pouvoir escaler la tour.

Perfiette, de son côté, perdit la parole quand elle vit un homme si charmant; elle le considéra long-temps toute étonnée; mais tout-à-coup elle se retira de sa fenêtre, croyant que ce fût quelque monstre, se souvenant d'avoir oui qu'il y en avoit qui tuoient par les yeux, & elle avoit trouvé les regards de celui-ci très-dangereux.

Le prince fut au désespoir de la voir ainsi disparaître; il s'informa aux habitations les plus voisines de ce que c'étoit: on lui apprit qu'une fée avoit fait bâtir cette tour, & y avoit enfermé une jeune fille. Il y rodoit tous les jours; enfin, il y fut tant, qu'il vit arriver la fée, & entendit qu'elle disoit: Perfiette, descendez vos cheveux, que je monte. Au même instant il remarqua

que cette belle personne défaisoit les longues tresses de ses cheveux, & que la fée montoit par eux. Il fut très-surpris d'une manière de rendre visite si peu ordinaire.

Le lendemain, quand il crut que l'heure étoit passée, que la fée avoit accoutumé d'entrer dans la tour, il attendit la nuit avec beaucoup d'impatience; & s'approchant sous la fenêtre, il contrefit admirablement la voix de la fée, & dit: PerfINETTE, descendez vos cheveux, que je monte.

La pauvre PerfINETTE, abusée par le son de cette voix, accourut & détacha ses beaux cheveux, le prince y monta, & quand il fut au haut, & qu'il se vit sur la fenêtre, il pensa tomber en bas, quand il remarqua de si près cette prodigieuse beauté. Néanmoins, rappelant toute son audace naturelle, il sauta dans la chambre; & se mettant aux pieds de PerfINETTE, il lui embrassa les genoux avec une ardeur qui pouvoit la persuader. Elle s'effraya d'abord; elle cria: un moment après elle trembla, & rien ne fut capable de la rassurer, que quand elle sentit dans son cœur autant d'amour

qu'elle en avoit mis dans celui du prince. Il lui disoit les plus belles choses du monde, à quoi elle ne répondit que par un trouble qui donna de l'espérance au prince. Enfin, devenu plus hardi, il lui proposa de l'épouser sur l'heure: elle y consentit sans savoir presque ce qu'elle faisoit; elle acheva de même toute la cérémonie.

Voilà le prince heureux, PerfINETTE s'accoutume aussi à l'aimer; ils se voyent tous les jours, & peu de temps après elle se trouve grosse. Cet état inconnu l'inquiéta fort; le prince s'en douta, & ne le lui voulut pas expliquer de peur de l'affliger. Mais la fée l'écartant allée voir, ne l'eut pas sitôt considérée qu'elle connut sa maladie. Ah, malheureuse! lui dit-elle, vous êtes tombée dans une grande faute, vous en serez punie; les destinées ne se peuvent éviter, & ma prévoyance a été bien vaine. En disant cela elle lui demanda d'un ton impérieux de lui avouer toute son aventure, ce que la pauvre PerfINETTE fit, les yeux trempés de larmes.

Après ce récit, la fée ne parut point touchée de tout l'amour dont PerfINETTE

lui racontoit les traits, & la prenant par ses cheveux, elle en coupa les précieux cordons; après quoi elle la fit descendre aussi par la fenêtre. Quand elles furent au bas, elle s'enveloppa avec elle d'un nuage, qui les porta toutes deux au bord de la mer, dans un endroit très-solitaire, mais assez agréable. Il y avoit des prés, des bois, un ruisseau d'eau douce, une petite hutte faite de feuillages toujours verts, & il y avoit dedans un lit de jonc marin, & à côté une corbeille, dans laquelle il y avoit de certains biscuits qui étoient assez bons, & qui ne finissoient point. Ce fut en cet endroit que la fée conduisit Perfiette, & la laissa après lui avoir fait des reproches qui lui parurent cent fois plus cruels que ses propres malheurs.

Ce fut en cet endroit qu'elle donna naissance à un petit prince & à une petite princesse, & ce fut en cet endroit qu'elle les nourrit, & qu'elle eut tout le temps de pleurer son infortune.

Mais la fée ne trouva pas cette vengeance assez pleine, il falloit qu'elle eût en son pouvoir le prince, & qu'elle le

punit aussi. Dès qu'elle eut quitté la malheureuse Perfiette, elle remonta à la tour, & se mettant à chanter du ton dont chantoit Perfiette, le prince, trompé par cette voix, & qui revenoit pour la voir, lui redemanda ses cheveux pour monter comme il avoit accoutumé. La perfide fée les avoit exprès coupés à la belle Perfiette, & les lui tendant, le pauvre prince parut à la fenêtre, où il eut bien moins d'étonnement que de douleur de ne trouver pas sa maîtresse. Il la chercha des yeux; mais la fée le regardant avec colère: téméraire, lui dit-elle, votre crime est infini, la punition en sera terrible. Mais lui, sans écouter des menaces qui ne regardoient que lui seul: où est Perfiette, lui répondit-il? Elle n'est plus pour vous, répliqua-t-elle. Lors le prince, plus agité des fureurs de sa douleur, que contraint par la puissance de l'art de la fée, se précipita du haut de la tour en bas. Il devoit mille fois se briser tout le corps; il tomba sans se faire d'autre mal que celui de perdre la vue.

Il fut très-étonné de sentir qu'il ne voyoit plus, Il demeura quelque temps

au pied de la tour à gémir & à prononcer cent fois le nom de Perfiette.

Il marcha comme il put, en tâtonnant d'abord, ensuite ses pas furent plus rassurés : il fut ainsi je ne fais combien de temps sans rencontrer qui que ce fût qui pût l'assister & le conduire ; il se nourrissoit des herbes & des racines qu'il rencontroit quand la faim le pressoit.

Au bout de quelques années, il se trouva un jour plus pressé du souvenir de ses amours & de ses malheurs qu'à l'ordinaire, il se coucha sous un arbre, & donna toutes ses pensées aux tristes réflexions qu'il faisoit. Cette occupation est cruelle à qui pense mériter un meilleur sort ; mais tout-à-coup il sortit de sa rêverie par le son d'une voix charmante qu'il entendit. Ces premiers sons allèrent jusqu'à son cœur ; ils le pénétrèrent & y portèrent de doux mouvemens avec lesquels il y avoit long temps qu'il n'avoit plus d'habitude. O dieux ! s'écria-t-il, voilà la voix de Perfiette.

Il ne se trompoit pas ; il étoit insensé

siblement arrivé dans son désert. Elle étoit assise sur la porte de sa cabane, & chantoit l'histoire malheureuse de ses amours. Deux enfans qu'elle avoit, plus beaux que le jour, se jouoient à quelques pas d'elle ; & s'éloignant un peu, ils arrivèrent jusques auprès de l'arbre sous lequel le prince étoit couché. Ils ne l'eurent pas plutôt vu, que l'un & l'autre, se jetant à son cou, l'embrasèrent mille fois, en disant à tout moment, c'est mon père. Ils appelèrent leur mère, & firent de tels cris, qu'elle accourut, ne sachant ce que ce pouvoit être. Jamais jusqu'à ce moment-là sa solitude n'avoit été troublée par aucun accident.

Quelle fut sa surprise & sa joie ; quand elle reconnut son cher époux ? C'est ce qu'il n'est pas possible d'exprimer. Elle fit un cri perçant auprès de lui ; son saisissement fut si sensible, que, par un effet bien naturel, elle versa un torrent de larmes. Mais, ô merveille ! à peine ses larmes précieuses furent-elles tombées sur les yeux du prince, qu'ils reprirent incontinent toute leur lumière ; il vit clair comme

il faisoit autrefois, & il reçut cette faveur par la tendresse de la passionnée Perfiette, qu'il prit entre ses bras, & à qui il fit mille fois plus de caresses qu'il ne lui en avoit jamais fait.

C'étoit un spectacle bien touchant de voir ce beau prince, cette charmante princesse & ces aimables enfans, dans une joie & une tendresse qui les transportoit hors d'eux-mêmes.

Le reste du jour s'écoula ainsi dans ce plaisir; mais le soir étant venu, cette petite famille eut besoin d'un peu de nourriture. Le prince croyant prendre du biseur, il se convertit en pierre: il fut épouvanté de ce prodige, & soupira de douleur; les pauvres enfans pleurèrent; la désolée mère voulut au moins leur donner un peu d'eau, mais elle se changea en cristal.

Quelle nuit! Ils la passèrent assez mal; ils crurent cent fois qu'elle seroit éternelle pour eux.

Dès que le jour parut ils se levèrent, & résolurent de cueillir quelques herbes; mais, quoi! elles se transformoient

en crapauds, en bêtes venimeuses; les oiseaux les plus innocens devinrent des dragons, des harpies qui voloient autour d'eux, & dont la vue causoit de la terreur. C'en est donc fait, s'écria le prince; ma chère Perfiette, je ne vous ai retrouvée que pour vous perdre d'une manière plus terrible. Mourons, mon cher prince, répondit-elle en l'embrassant tendrement, & faisons envier à nos ennemis même la douceur de notre mort.

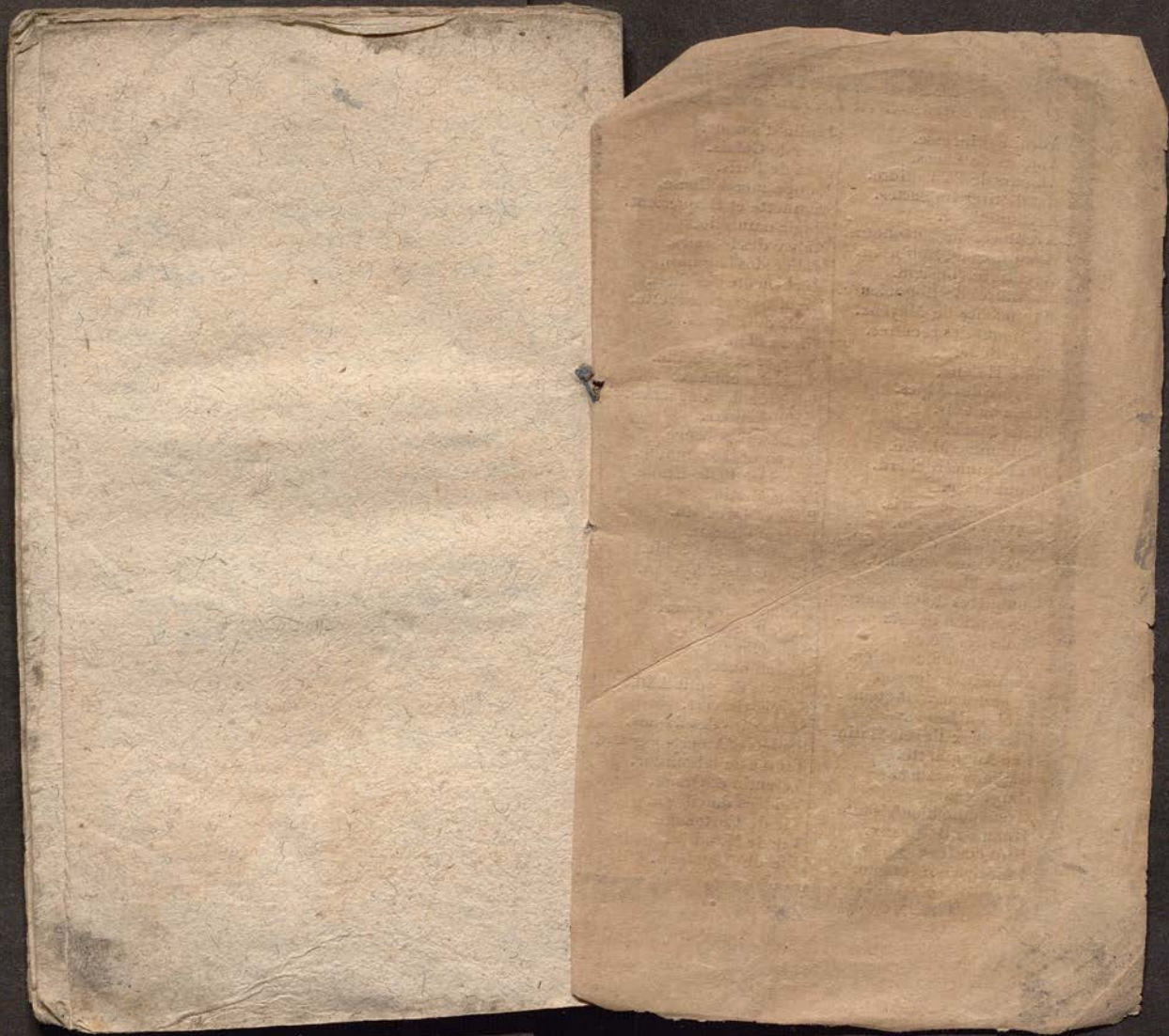
Leurs pauvres petits enfans étoient entre leurs bras dans une défaillance qui les mettoit à deux doigts de la mort. Qui n'auroit pas été touché de voir ainsi mourante cette déplorable famille? aussi se fit-il pour eux un miracle favorable. La fée fut attendrie, & rappelant dans cet instant toute la tendresse qu'elle avoit sentie autrefois pour l'aimable Perfiette, elle se transporta dans le lieu où ils étoient: elle parut dans un char brillant d'or & de pierreries; elle les y fit monter, se plaçant au milieu de ces amans fortunés; & mettant à leurs pieds leurs agréables enfans sur des carreaux magnifiques, elle les conduisit de la



sorte jusqu'au palais du roi, père du prince. Ce fut là que l'allégresse fut excessive ; on reçut comme un dieu ce beau prince, que l'on croyoit perdu depuis si long-temps ; & il se trouva si satisfait de se voir dans le repos après avoir été si agité de l'orage, que rien au monde ne fut comparable à la félicité dans laquelle il vécut avec sa parfaite épouse.

Tendres époux, apprenez par ceux-ci
 Qu'il est avantageux d'être toujours fidelles ;
 Les peines, les travaux, le plus cuisant souci,
 Tout enfin se trouve adouci
 Quand les ardeurs sont mutuelles :
 On brave la fortune, on surmonte le fort,
 Tant que deux époux sont d'accord,

F I N.



On trouve aussi à la Librairie de BAUDOT :

- | | |
|----------------------------|-----------------------------|
| Adroite princesse. | Jardin d'amour. |
| Amours de Lucas. | Jean de Galais. |
| Amours de La Vallière. | Jean de Paris. |
| Art de tirer les cartes. | Lampe merveilleuse. |
| Arythmétique. | Lionnette et Coquericot. |
| Aventures de Fortunatus. | Magie naturelle. |
| Aventures de Robinson. | Malice des femmes. |
| Aventurier Buscon. | Malice des hommes. |
| Aventures de Roquelaure. | Méchanceté des filles. |
| Bamboches de Mayeux. | Minet blen et Louvette. |
| Bâtiment des recettes. | Œufs de Pâques. |
| Belle-Belle. | Oisean blen. |
| Belle Hélène. | Oranger et l'Abeille. |
| Bergère des Alpes. | Palais des curieux. |
| Biche au bois. | Palais de la Vengeance. |
| Biche blanche. | Parfait amour. |
| Bouhomme Misère. | Pierre de Provence. |
| Bonhomme Richard. | Pigeon et la Colombe. |
| Bonne mère. | Princesse Belle-Etoile. |
| Bonne petite souris. | Prince Lutin. |
| Brave Toulousain. | Prince Marcassin. |
| Catéchisme des gr. filles. | Prince Mouton. |
| Catéchisme poissard. | Prophéties de Moulit. |
| Chatte blanche. | Quatre fils d'Aymon. |
| Conquêtes de Charlemag. | Rameau d'or. |
| Description des six pets. | Richard sans peur. |
| Ecole des Pères. | Robert le diable. |
| Exercices de dévotion. | Sans-Chagrin. |
| Explication des songes. | Scaramouche. |
| Etrennes aux riboteurs. | Secrets du petit Albert. |
| Fables d'Esopé. | Serpentin vert. |
| Facétieux Réveil-Matin. | Secrétaire des dames. |
| Fée Anguillerie. | Secrets d'Alibert-le-grand. |
| Gallien restauré. | Trésor du labourcur. |
| Gargantua. | Valentin et Orson. |
| Grenouille bienfaisante. | Veillées du village. |
| Huon de Bordeaux. | Vie de Cartouche. |
| Huit contes des fées. | Vie de Mandrin. |
| Innocence reconnue. | Vie de Napoléon. |